



LE COMMANDANT ARMES.

Des agents de l'Angleterre surveillent le commandant Armes, ancien officier de la cavalerie américaine, qui, dit-on, organise des expéditions pour aider les Boers dans leur lutte contre l'Angleterre.

TEMPERATURE

Du 11 janvier 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for various times of day.

Bureau météorologique.

Washington, 11 janvier — Indications pour la Louisiane — Temps beau vendredi et samedi; vents frais du nord-ouest.

LE DESARROI DANS L'ARMÉE ANGLAISE.

Nous avons reçu, hier soir, des nouvelles véritablement lamentables sur la situation de l'armée anglaise, au sud de l'Afrique. On ne peut imaginer la confusion, le désordre, le désarroi qui règnent dans cette malheureuse armée, composée, cependant, de la fleur des officiers et soldats de la Grande Bretagne, par suite de ses désastres récents.

Comment un gouvernement sensé, ayant conscience des terribles responsabilités qu'il encourrait, en pareille circonstance, a-t-il pu laisser à la merci d'un fou

Les têtes couronnées et les cadeaux de Noël.

L'empereur d'Autriche (nous apprend un de nos confrères) adresse chaque année, invariablement, au roi d'Italie, une caisse de 5,000 cigares.

Depuis quinze ou seize ans, la princesse de Galles reçoit de la reine Victoria une magnifique broche tout en or.

Quant à cette dernière, à chaque Noël, elle reçoit : de l'empereur d'Allemagne, du roi de Saxe et du duc de Cobourg : une superbe hure de sanglier; du Czar : un esturgeon royal; du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin : un pâté de foie gras splendide; du prince royal de Grèce : une caisse de raisins de Corinthe et d'épices; de l'empereur d'Autriche : une douzaine de bouteilles de tokay; de l'impératrice Frédéric : un simple morceau de pain d'épices, mais excellent.

Le Saint-Père est encore le souverain qui reçoit les cadeaux les plus merveilleux; l'année dernière, une Américaine lui adressa une tabatière en or incrustée de pierres, avec, à l'intérieur, un chèque de dix mille livres sterling (250,000 fr.). En 1857, le Souverain Pontife reçut de plusieurs associations catholiques américaines une croix en or ornée de 90 diamants sans un défaut, et dont la valeur a été estimée à 225,000 fr.

Où Salomon envoyait chercher son or.

Depuis des siècles, les savants se sont demandé où pouvait bien se trouver Ophir, la contrée mystérieuse où Salomon envoyait chercher son or.

Le docteur Karl Peters, de retour de Zambèze, affirme qu'il a découvert la situation exacte de l'ancienne Ophir : et ses déclarations, si elles sont vraies, semblent basées sur des faits si probants que la plupart des érudits, en Angleterre et en Allemagne, n'ont pas hésité à adopter les conclusions de cet explorateur.

Afir, — aujourd'hui Fura, — forme arabe du mot Ophir, se trouve sur les bords de la rivière Muira, à vingt-deux kilomètres environ au sud du Zambèze, entre les villages de Teti et de Sena. Les habitants de cette région, actuellement commandée par le chef noir Macombe, s'appellent les Makalanga, ou Fils du Soleil.

Non seulement l'aspect et la position géographique du pays correspondent exactement aux diverses descriptions du royaume d'Ophir qui sont parvenues jusqu'à nous, mais encore l'explorateur a pu s'assurer qu'il existait toujours à Fura d'importantes gisements aurifères. Les indigènes recueillent même l'or tout le long de la Muira, et en vendent une assez grande quantité sur les marchés de Beira et de Teti.

LES JARDINS DE L'EXPOSITION DE PARIS.

Partout, tant au Champ de Mars et au Trocadéro qu'aux Champs-Élysées, on a repris les travaux des jardins, qui avaient dû être interrompus par la gelée, et l'on va activer le plus possible les plantations des arbustes et des fleurs, de façon à obtenir une floraison abondante dès l'ouverture de l'Exposition. Les autres végétaux, dont la plantation ne peut être faite à cette époque de l'année, ne se-

ront mis en place qu'au printemps.

Au Trocadéro, le service du jardinage prépare en ce moment l'emplacement mis à la disposition de la Hollande et sur lequel les horticulteurs de ce pays vont incessamment planter de riches collections d'œignons à fleurs.

On a également commencé aux Champs-Élysées l'établissement des jardins situés aux abords du petit palais; les travaux sont même très avancés et tout particulièrement sur l'emplacement de l'ancien Jardin de Paris et sur le quai de la Conférence, en amont du pont Alexandre III.

Les dispositions adoptées et la multiplicité des colonis permettent d'espérer des contrastes agréables, et ainsi, M. Picard, qui n'est pas Pictogénaire de la fable, bâtit des maisons et plante des jardins avec autant de succès.

LA REINE LOUISE DE PRUSSE

Il y a peu de héros plus populaires en Allemagne que la reine Louise de Prusse. D'une beauté célèbre, elle avait enthousiasmé, en les passant en revue, à cheval et en uniforme de colonel, les troupes qui partaient, en 1806, pour se faire battre sur la Saale. Après Léna, elle essaya de déléguer le vainqueur. Elle abaisa sa fierté jusqu'à l'implorer, et avec une coquetterie héroïque et douloureuse elle lui offrit une rose en échange de Magdebourg. Napoléon refusa. Telle est la légende. Elle repose en effet sur des documents; mais quel document! Un écrit de Talleyrand et un récit de Napoléon : deux hommes dont la sincérité ne fut pas le plus éminent mérite. Jusqu'à présent, on ne possédait pas des renseignements de source allemande sur l'entrevue de la reine et de l'empereur des Français. M. Paul Baillen, dans le troisième volume du Hohenzollern-Jahrbuch, vient de publier deux textes très importants : l'un de la reine Louise elle-même, sans date, il est vrai, et incomplet; l'autre, de la princesse Louise Radziwill, sœur du prince Louis-Ferdinand de Prusse. Au témoignage de la reine elle-même, Napoléon ne fit pas sur elle la méchante impression que Frédéric-Guillaume lui avait prédite. Elle lui trouva la tête bien faite, la bouche agréable dans le sourire et le type pareil à celui des Césars. Elle rappela que l'empereur l'avait accusée de se mêler de politique. Napoléon l'interrompit par des compliments; mais elle reprit son discours, expliquant que c'était comme mère et comme femme qu'elle lui recommandait le sort du pays. Et elle demanda la rive gauche de l'Elbe, et en particulier, pour Magdebourg qui lui tenait surtout à cœur. Napoléon, pour détourner la conversation, parla toilette. « Vous portez là une belle robe, dit-il. Vous êtes de Breslau? Fait-on du crêpe dans vos fabriques? — Peut-on parler chiffons dans un tel moment? » répondit la reine. Et elle recommença à implorer sa pitié et son humanité. Il se déroba poliment : « Nous verrons... J'y réfléchirai... » L'entretien dura une heure. Le roi de Prusse l'interrompit en entrant. Les conditions de la paix furent, comme on sait, extrêmement dures. Le dîner qui suivit fut assez triste. Quand on fut sorti de table, la reine essaya encore d'implorer l'empereur, qui répondit : « Voulez-vous donc me martyriser jusqu'au bout? Quant à la part que Napoléon laissait au roi de Prusse dans les négocia-

tions, on en jugera par cette anecdote. Dans une des entrevues, en pleine discussion, l'empereur fit tout à coup les culottes du roi et lui demanda brusquement : « Vous êtes obligé de boutonner tous ces boutons tous les jours? Commencez vous par en haut ou par en bas? »

Nicholas II et son goût pour la simplicité.

On sait le goût du tsar Nicolas II pour la simplicité et l'on connaît les efforts qu'il tente en vue de convertir son entourage à sa façon de voir. Une Revue anglaise rapporte à ce propos une anecdote nouvelle : un jeune lieutenant, en garnison à Saint-Petersbourg, avait traversé la capitale en tramway. Ses camarades furent consternés. Ils appelèrent manque de tenue un acte qui avait pour cause fondamentale le manque d'argent. Ils se réunirent et décrétèrent qu'un personnage capable de traîner son uniforme sur les banquettes d'une voiture publique était indigne de faire partie du corps des officiers. La brebis galeuse fut sommée de sortir du troupeau. Mais l'incident, qu'on croyait clos, vint alors aux oreilles du tsar qui jugea l'occasion opportune de donner une leçon aux officiers pétersbourgeois dont il réprouvait depuis longtemps les habitudes dépensières. Il monta dans le tramway et n'en descendit qu'aux portes de la caserne : « Messieurs, dit-il aux officiers supérieurs accourus à sa rencontre, j'entends dire qu'il n'est pas convenable qu'un officier monte dans le tramway. Je suis votre colonel et je viens du palais en tram. Allez-vous en faire une démission? On assure que cette démonstration catégorique a porté ses fruits et qu'il est de bon goût aujourd'hui parmi les officiers du régiment de prendre l'omnibus pour aller en ville.

Salomon et la Reine de Saba.

Salomon aurait été l'un des princes les plus sages, si la reine de Saba n'avait pas existé. Leurs relations furent d'abord purement commerciales. Ils échangeaient des ambassades, puis ils se proposèrent des devinettes. Chacun d'eux fut émerveillé de la sagesse de l'autre. Enfin, la reine de Saba vint elle-même à Jérusalem, dans un appareil magnifique. Quoiqu'elle fût parfaitement noire, Salomon ne lui trouva pas moins de beauté que d'esprit. Et deux personnes si sages le furent assez pour s'aimer. Le Times de Londres nous apprend que l'on vient de déterminer l'emplacement du pays d'Ophir où vivait cette séduisante princesse. On avait quelques raisons de la situer sur le Zambèze. Cet été, l'explorateur Peters l'a définitivement identifié. Il a visité à 15 milles au sud du fleuve, entre Sena et Teti, la localité de Fura. Il a aussitôt reconnu dans ce nom Afir, forme sabéenne de l'hébreu Ophir. Il a même trouvé d'autres preuves de l'identité de Fura et d'Ophir. Les indigènes de Fura diffèrent essentiellement des autres nègres. Ils se nomment Makalanga, c'est à dire Peuples du Soleil, et ils adorent, en effet, le soleil et le feu. Ils ont gardé de leurs ancêtres le type indéfectible, et presque la manière de vivre. Ils extraient encore l'or de leur sol, où il se trouve associé à des schistes quartzes et à des

diorites, et ils en font le commerce. On connaît chez eux des ruines de monuments et des vestiges de mines. Les monuments sont certainement phéniciens. Il est intéressant, mais il n'est pas surprenant que les Phéniciens aient établi des comptoirs aux bouches du Zambèze. On peut même voir dans ce pays celui de la reine de Saba. Car la géographie historique a fait d'immenses progrès. M. E. Blanc a déjà découvert dans le Pamir une région dont la topographie rappelle singulièrement celle du Paradis terrestre. Et on a aussi quelques bons renseignements sur la montagne ou stoppa l'arche de Noé.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Davy Crockett est incontestablement une des pièces les plus exquises du répertoire américain, qui compte déjà tant de jolies comédies, de drames et de mélodrames émouvants.

La troupe Baldwin-Melville a su faire un très heureux triage dans ce répertoire : c'est à cela qu'elle doit, en grande partie, les succès qu'elle a remportés au cours de cette saison théâtrale.

Davy Crockett sera joué trois fois encore, puis viendra, dimanche, en matinée, "East Lynne", superbement montée.

CRESCENT THEATRE.

Hier, il y avait une fort belle salle à la représentation de la "White Slave" que l'on donnait en matinée. Le soir, même foule, et il en sera ainsi jusqu'à demain soir inclusivement.

La semaine qui va finir fait le plus grand honneur au Crescent qui peut donner, comme on le voit, de superbes interprétations de grands drames.

Dimanche soir, première des Minstrel's Primrose et Dock-stader.

THEATRE DE L'OPERA.

Il y avait, hier soir, une foule énorme à la salle de l'Opéra de la rue Bourbon. Elle y était attirée par un spectacle remarquablement composé : La Navarraise et la Cavalleria Rusticana, deux petits chefs-d'œuvre de Mascagni et de Mascagni, d'un genre différent, qui qu'il y ait bien des rapports entre les deux écoles auxquelles appartiennent les deux compositeurs. L'auditoire s'attendait à deux belles exécutions; il n'a pas été trompé dans son attente.

Le succès a été complet, nous pourrions dire colossal. Mme Clement, brillamment soutenue par M. Gauthier, a remporté un véritable triomphe.

Quant à Mme Pacary, elle a été acclamée, et il lui a été envoyé de magnifiques courbes de fleurs — deux chapeaux qui doivent être fiers de leur soie.

Quant à M. Bonnard, il s'est surpassé dans le rôle de Turridu qu'il a interprété d'une merveilleuse façon. Aussi a-t-il été chaleureusement applaudi.

Un succès auquel on ne s'attendait pas dans cette œuvre, c'est celui de M. Lavoille. Nous en dirons autant d'un nouveau ténor léger, M. Salvador qui, par son chant, a su mettre en relief un rôle secondaire.

Demain, samedi, à la demande générale, même spectacle avec les mêmes sujets, et le ballet de la Pompe.

Dimanche, en matinée, la Traviata, l'Opéra favori de la saison, avec M. Bonnard et Mme Madier de Montjan; suivie du ballet de la Pompe.

Le soir : Joséphine Vendue par Ses Sœurs. Mardi, Lucie de Lamermoor.

THEATRE TULANE.

"Zaza" est une pièce de premier ordre qui exige pour être jouée des artistes de valeur. Mme G. Frohman, qui est passé maître dans l'art de former des troupes, avait choisi les meilleurs artistes dont il pouvait disposer pour produire "Zaza" devant le public, et le public reconnaissant s'est empressé de répondre à son appel. Le Tulane nous promet, en outre, une délicieuse pièce pour la semaine prochaine, "The Old Homestead", qui fera fureur, à partir de dimanche soir.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Pontbiquet commande une voiture livrée destinée à une famille amie. — Et, dit-il au marchand, n'ayez pas peur d'y mettre des tringles; c'est pour des gens qui sont en deuil!

On demande à Toto de donner ses vieux jouets pour les étrennes des petits arceuthés. — Toto, après réflexion : — Qu'on leur donne mon polichinelle qui n'a plus de tête; puisqu'ils sont aveugles ils ne s'en apercevront pas!

La dépouille du général Lawton.

San Francisco, Californie, 11 janvier. — Le général Shafter a reçu un télégramme de Nagasaki, envoyé par le major Hyde, commissaire en chef du "Thomas", annonçant que le corps du général H. W. Lawton se trouve sur ce transport qui est dû à San Francisco le 29 janvier. Le corps sera escorté à Washington par le général Shafter, qui sera lui-même accompagné de son aide-de-camp, le lieutenant Eugene T. Wilson, du 3me d'artillerie. Le corps du major Logan est aussi sur le "Thomas".

Présentation de recueils à l'amiral Dewey.

Washington, 11 janvier. — Le trésorier Roberts et le sous-secrétaire Ollenthis ont présenté cette après-midi à l'amiral Dewey, les superbes volumes contenant les noms de ceux qui ont souscrit pour sa maison. La présentation a eu lieu chez l'amiral, sans cérémonie. L'amiral a exprimé sa gratitude pour le cadeau.

Signature d'un Protocole.

Washington, 11 janvier. — Monsieur Kaason, plénipotentiaire pour les Etats-Unis, et Senor Duarte, pour le Portugal, ont signé aujourd'hui un protocole destiné à rendre effectif le traité de réciprocité passé entre les deux nations au printemps dernier. Le traité ne sera pourtant pas public, jusqu'à ce que le protocole ait été ratifié à Lisbonne.

Les essais de l'"Albany".

Newcastle, Angleterre, 11 janvier. — Le nouveau croiseur des Etats-Unis, "Albany", qui a fait des essais officiels au large de ce port, le 9 janvier, a complété aujourd'hui ses essais d'endurance, qui consistaient en une marche ininterrompue de six heures, à tirage ordinaire. L'essai a parfaitement réussi. Le navire s'est bien comporté dans une forte mer. Voici les résultats des essais : Vitesse moyenne par heure, 19,54 nœuds; révolutions, 149; force en chevaux, 5,625; consommation de charbon, 144 tonnes par 24 heures.

Feuilleton

DE: L'Abéille de la N. O.

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

DEUXIEME PARTIE.

LES EXPLOITS D'ANDRES

SUR LA PISTE.

(Suite.)

Pauvre logis de misère, se dit Charlot Garguille, après avoir inspecté la maison d'un coup d'œil connaisseur. B

et tanière. Ça doit être plein de renards et de loups!...

Il s'éloigna avec prudence, traversa la rue et vint se poster presque en face, sous une porte cochère toute semblable à celle du numéro 17.

Comme il n'entre presque jamais de voitures par ces portes-là, une marchande de lait et de journaux occupait la majeure partie du passage.

Charlot Garguille, pour se faire bien venir de la marchande, but une tasse de lait, acheta une feuille publique et s'adossa au mur, couvrant adroitement son visage avec le journal déplié en plein.

Les facteurs de la poste commencent à circuler avec leurs boîtes pleines et déposaient dans les loges le courrier du soir.

— Bon! se dit Garguille, j'avais bien calculé mon affaire. La lettre mauve partie de Montigny à deux heures est dans une de ses boîtes-là. L'intéressé doit l'attendre et il ne saurait tarder à venir la chercher.

Garguille ne supposait pas que le mystérieux Andrés put habiter un gîte aussi misérable et qu'il était persuadé, dans son intérieur, qu'il ne s'agissait là que d'un relais, d'un logis en l'air, comme s'en créent les personnes qui ont intérêt à dissimuler une partie de leur existence.

Le dair et la logique de Charlot Garguille n'étaient pas en dé-

faut. Il en eut la preuve vers neuf heures et demie du soir.

Un homme qu'il reconnut pour celui qu'il avait déjà filé de Jouy-en-Josas à Paris, passa tout près de lui, s'arrêta un instant sur le trottoir, explora les alentours d'un rapide regard, puis traversa l'étroite chaussée et pénétra sous la voûte basse et noire du No 17.

— Ah! voilà mon gaillard qui va chercher sa correspondance, se dit maître Garguille avec une vive satisfaction.

Et il s'apprêta à suivre l'individu lorsqu'il sortait de la maison, ce qui, à son avis, ne devait pas être long.

Maître Garguille faisait erreur et les minutes s'écoulaient sans que l'homme reparût.

— Tiens!... Tiens!... Me serais-je trompé, et ce M. Andrés demeurerait-il réellement dans cet immense mois, fait de boue et de crachat?... En ce cas, il faudrait s'en assurer...

Charlot Garguille attendit une bonne demi-heure puis se précipita à aller s'informer auprès de la concierge du numéro 17. Après tout, il fallait bien se tracer une base d'opération.

C'était une pauvre vieille, cette concierge, maigre et sale, vêtue de haillons, elle paraissait fort peu intelligente.

— C'est bien ici que demeure M. Andrés? — Voyons, — et Garguille eueil-

lait ostensiblement une pièce de cent sous dans la poche de son gilet, — savez-vous s'il est beaucoup pressé d'ouvrage en ce moment?

Garguille aurait été bien embarrassé pour dire de quel ouvrage il s'agissait. Mais dans sa réponse la bonne femme pouvait donner une indication qui lui permettrait de poursuivre la conversation sans trop de difficultés.

Et pour exciter sa bonne volonté, il lui tendit la pièce de cent sous. Elle fut agrippée avec une avidité sans pareille par la mégère et disparut dans la poche de son tablier.

— Ah! répondit-elle, M. Andrés a toujours beaucoup de travail. Parfois il est des journées entières sans descendre de son "cintième", là-haut, sous les tuiles. Ainsi, tenez, il vient de monter tout à l'heure; peut-être qu'on ne le reverra que demain soir...

— Oh! oh!... — C'est comme ça, monsieur. Parait que lorsque ses "choses" sont en train de s'agrandir, faut pas qu'il les quitte...

Charlot Garguille ouvrit de grands yeux. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire?... Mais il dissimula son étonnement sous un air approbateur et secoua la tête et dit :

— En effet, ça demande beaucoup de soin... beaucoup...

Et tout bas : — Ce que je patange, seigneur Dieu!... Cette vieille chipie ne m'aidera donc pas!... Si j'avais su, elle n'aurait pas encore ma pièce de cent sous!...

Il eut une inspiration : — Est-ce que vous en avez vu de ces "choses" agrandies? — Ben sûr!... Même qu'il en a faite une pour défunt mon pauvre homme. Je l'ai là, à la tête de mon lit.

— Je vous serais bien reconnaissant si vous me la faisiez voir.

— Ça se peut, mon enfant... Entrez dans ma loge, je vas vous le montrer... C'est bien travaillé, allez... tout à fait bien!

Charlot Garguille pénétra dans le taudis, impatient de savoir le mot de l'énigme, et se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire en voyant la vieille éléver sa lampe devant une grande photographie représentant un vieux savetier en train de taper la semelle dans une échoppe.

— C'est mon pauvre défunt!... Un bien digne homme, monsieur, qui serait encore en vie s'il n'avait pas tant aimé boire la goutte, m'a dit le médecin... C'était son fioble... Nous avons chacun le nôtre, pas vrai?

— Assurément. Et c'est M. Andrés qui vous a fait cette photographie?... — Oui, monsieur, avec une toute petite de rien du tout, qui

aurait tenu dans le creux de ma main... — Allons donc! J'y suis!... se dit Charlot. Les choses qui s'agrandissent ce sont des cartes photographiques!

La vieille continuait avec admiration : — Ah! c'est tapé, n'est-ce pas?... Ou dirait qu'il va vous causer... Si on ne "crerait" pas que ses yeux remuent... Ne me regarde pas comme ça, mon chéri, tu me fais de la peine!...

La vieille allait s'attendrir et tirait déjà son mouchoir, Garguille prévint le désastre : — Je suis très satisfait d'avoir vu ce beau travail artistique, interrompit-il, car c'est un art très délicat que celui de l'agrandissement des photographies... Oh! oui!...

On m'avait signalé votre localité comme l'un des spécialistes les plus habiles et je n'hésite plus à lui faire l'importante commande dont je suis chargé par une grande maison d'édition.

— Il sera content!... — Je vous crois.

— Du reste, ajouta négligemment Garguille, je lui ai écrit ce matin... Il a dû recevoir ma lettre à la dernière distribution, ce soir...

— Oui, dit la vieille, et en avait une pour lui... Une lettre sur du beau papier de couleur mauve...

— C'est bien ça. Alors tout est pour le mieux. Mais comme ce

n'est pas une heure convenable pour se présenter chez les artistes, je reviendrai demain. Inutile de prévenir M. Andrés, je veux lui faire la surprise. Heureux d'avoir fait votre connaissance. J'en ai de temps en temps l'occasion de...

Et il fit mine d'allonger une pièce de monnaie. — A votre avis, mon bon monsieur.

— C'est cela, bien le bonsoir, madame, bien le bonsoir!...

Et Charlot-Garguille se retira avec force salutations, laissant la vieille enchantée de sa conversation avec un jeune homme aussi poli et aussi facile à contenter...

Une fois dehors, il s'éloigna pour tâcher d'apercevoir le toit sous lequel Andrés travaillait avec acharnement, d'après les dires de la concierge, mais il ne vit aucune lumière dans les mansardes et continua sa route en grommelant :

— L'agrandissement des photographies!... le monsieur qui s'enferme des journées entières!... Nenni!... Rien de plus suspect et il doit y avoir un truc là-dessous... A toi de le trouver, Charlot-Garguille mon ami!...

Il tourna l'angle de la rue de la Verrière et se dirigea, tout en réfléchissant, vers la rue Vieille-du-Temple.

La distance est courte et il ent vite fait de joindre cette artère tortueuse, bruyante et encom-